



[L E S I T E D E S B E U R S G A Y S]

Découverte sensuelle

Rachid O. raconte son enfance, ses premiers émois, ses premiers élans de coeur et de corps en un récit brut, franc et tactile

L'ENFANT EBLLOUI

de Rachid O

Gallimard, coll. "L'Infini"

140 p., 78 F.

Tout est d'une évidence jubiatoire dans cette suite de récits qui sont autant d'étapes dans l'initiation de l'auteur au sexe, au plaisir et à l'amour. "Rien ne me dérange", écrit d'ailleurs Rachid O. Il n'y a dans ce premier livre aucune culpabilité, pas la moindre tentative de justification moraliste, ou même la volonté de transgresser des interdits - à quoi bon d'ailleurs, puisqu'au Maroc "un enfant fait ce qu'il veut jusqu'à l'âge de quinze ans". On n'aura donc pas droit à aucun méandre d'analyse psychologique épousé par une de ces phrases sinueuses qui donnent toujours l'impression de vouloir remonter jusqu'à la source d'une faute. Ici sont autant d'étapes dans l'initiation de l'illégitimité, pas la moindre tentative. On n'aura donc pas de sinueuses qui donnent toujours l'impression de vouloir remonter jusqu'à la source d'une faute. Non, juste une écriture franche, brute, nette, qui, dénuée de la plus légère emphase qu'amène en général le besoin d'aveu ou de provocation, rappelle, par sa pureté parfois gauche, celle de Tony Duvert dans le Journal d'un innocent. Ce qui compte dans le livre de Rachid O., c'est le physique, le toucher du monde, l'élan d'une sensualité précoce qui ne se dément jamais, s'affine simplement avec le temps. Que lui reste-t-il du hammam des femmes où il allait jusqu'à l'âge de six ans ? Un souvenir extrêmement lisse - celui du granit sur lequel il se laissait glisser sur le ventre d'un bout à l'autre de la salle de vapeur. Sa première perception du corps de la femme ? Un volume de chair très pâle qu'il pinçait parfois. Son approche de l'univers des hommes ? Une fête, grâce aux conversations des femmes qui parlaient d'eux en riant et dans le dos desquelles il se tenait en secret : c'était son feuilleton qu'il suivait émerveillé, au lieu d'aller regarder avec ses camarades Sindbad et son perroquet à la télévision. Sa première nuit hors de la maison familiale, à l'âge de sept ans ? Quelque chose de "très sexuel, même s'il n'y a rien eu de plus que des attouchements, dans le lit d'une pièce toute dorée, entre un homme noir et Sajoua, sa petite compagne de jeu. Son premier amour avec un adulte, son professeur ? Un basier "qui était du feu" et le bonheur de la tenue entièrement blanche qu'il revêtait pour le rejoindre dans la nuit, avant l'école. familiale, à l'âge de sept ans" la tenue entièrement blanche

TENDRESSE INQUIETE

Et c'est tout naturellement que cela s'est passé ensuite "avec Antoine", dans la maison de Marrakech où il a vécu parmi les enfants du coopérant français, trop jeunes aussi pour "être choqués par leurs réactions". Simple panoplie de scènes de volupté, abrégé d'un épicurisme angélique ou aveugle, ce texte de Rachid O. ? Non, car au plaisir, dépourvu d'ailleurs de toute arrogance, de toute volonté de captation, se mêle toujours une sorte de tendresse inquiète, parfois violente - quand il appréhende d'être exclu, rejeté - et surtout un besoin d'ébouissement, d'admiration, notamment à l'égard d'Antoine qui lui a appris le français sibien qu'il a l'impression que c'est devenu sa langue maternelle.

C'est avec la même nature, la même simplicité, qu'il affirme dans l'avant-dernier récit : "je suis musulman", avant d'évoquer la nuit de rêve et de liberté du ramadan quand il a lieu en été, le bien-être de ces soirs où les gens restent dehors extrêmement tard et sont plus gentils que d'habitude, "hyperdélicats", attentionnés les uns aux autres. C'est avec une fierté ingénue qu'il écrit "je ne cherche pas à imposer ma religion" et dit qu'il a été choqué par le verset du Coran brodé sur la robe de Claudia Schiffer, en invitant, par cette discrète leçon de dignité, à ne pas être les voyeurs d'une autre culture. Être musulman, dans son enfance, c'était "être quelqu'un de bien". La meilleure image en était son père qui ne mentait pas, était bon, généreux, aidait les pauvres et ne s'est jamais opposé à quoi que ce fût, de toute son existence. Son père, auquel il consacre le dernier récit, le plus beau, l'a beaucoup aimé, et cette certitude d'une affection complice lui a sans doute permis de devenir un écrivain plein de joie et de rester, à vie, un enfant éboui.

Jean-Noël Pancrazi

Le Monde des Livres, 31 mars 1995